

Ingrid Neumann-Holzschuh et Beatrice Bagola (dir.),
L'Amérique francophone – Carrefour culturel et linguistique. Actes du 10^e Colloque international « Français du Canada – Français de France » (Trèves, 19-21 juin 2014), Francfort-sur-le-Main, Peter Lang, 2016, 304 p.

Chantal White

Number 46-47, Fall 2018, Spring 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1064902ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1064902ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

White, C. (2018). Review of [Ingrid Neumann-Holzschuh et Beatrice Bagola (dir.), *L'Amérique francophone – Carrefour culturel et linguistique. Actes du 10^e Colloque international « Français du Canada – Français de France » (Trèves, 19-21 juin 2014)*, Francfort-sur-le-Main, Peter Lang, 2016, 304 p.] *Francophonies d'Amérique*, (46-47), 254–260. <https://doi.org/10.7202/1064902ar>

Ingrid Neumann-Holzschuh et Beatrice Bagola (dir.), *L'Amérique francophone – Carrefour culturel et linguistique. Actes du 10^e Colloque international « Français du Canada – Français de France » (Trèves, 19-21 juin 2014), Francfort-sur-le-Main, Peter Lang, 2016, 304 p.*

En 2014, la série de colloques *Français du Canada – Français de France* célébrait sa dixième édition à Trèves. Pour l'occasion, les organisatrices, Ingrid Neumann-Holzschuh et Beatrice Bagola, avaient invité des chercheurs à se pencher sur le thème « L'Amérique francophone – Carrefour culturel et linguistique ». À en juger par les textes publiés dans les actes de ce colloque parus aux Éditions Peter Lang, ceux qui ont répondu à l'appel semblent avoir entériné la démarche comparative qui au fil des ans en est venue à caractériser la série de colloques *Français du Canada – Français de France* dans laquelle s'inscrit cet ouvrage. En effet, la perspective comparative traverse toutes les contributions de ce recueil qui, tout en offrant une vue d'ensemble de l'Amérique francophone, fait la part belle à la situation québécoise, en y consacrant pas moins de sept textes.

L'ouvrage s'ouvre sur deux textes de présentation d'outils qui rendent cette comparaison possible. La contribution de Françoise Gadet et France Martineau propose un survol de la banque des corpus *FRAN* constituée dans le cadre du projet *Le français à la mesure du continent* sous la direction de Martineau. Ce corpus se prête à des consultations et des comparaisons avec des corpus historiques et des corpus constitués en France en milieu urbain, permettant ainsi des études à la fois diachroniques et diatopiques. À partir d'une discussion autour de la variation du futur périphrastique dans le quartier traditionnellement ouvrier d'Hochelaga-Maisonneuve qui reprend certaines des conclusions publiées dans Blondeau, Martineau, et Frenette (2016), les auteurs insistent sur l'importance des métadonnées contextuelles dans la compréhension de certaines tendances observées et certains changements en cours. De son côté, dans son article portant sur le dictionnaire en ligne *Usito*, un dictionnaire d'usage conçu uniquement au Québec, Hélène Cajolet-Lagagnière propose une description de cette nouvelle ressource et de son organisation pour les chercheurs qui seraient moins familiers avec le terrain québécois. De cette description, il ressort le caractère novateur de ce nouvel outil qui, en plus de sa fonction plus traditionnelle de dictionnaire, a aussi une portée plus encyclopédique.

Pour l'auteure, *Usito* constitue un pas important dans l'élaboration d'une norme endogène québécoise, un impératif qui apparaît d'autant plus important à l'heure où la francophonie québécoise s'ouvre sur le monde et accueille dans ses rangs des immigrants francophones.

D'ailleurs, l'intégration des immigrants à la communauté francophone du Québec et les obstacles qui s'y posent se trouvent au cœur des contributions d'Alex Demeulenaere, de Martina Drescher et Julia Mannagottera, et d'Anika Falkert. Prenant comme point de départ la législation linguistique au Québec qui, à l'origine, ciblait principalement les nouveaux arrivants qu'on espérait ainsi racheter à la cause francophone, le chapitre de Demeulenaere et celui de Drescher et Mannagottera s'intéressent aux positionnements et aux pratiques linguistiques de ces nouveaux arrivants face aux efforts du gouvernement québécois pour favoriser leur intégration dans la francophonie. Demeulenaere montre comment le plurilinguisme de Montréal est évoqué dans *Nickolski* de Nicolas Dickner, notamment les passages qui portent sur le marché Jean-Talon, un plurilinguisme auquel sont aussi confrontés des Québécois « de souche », eux-mêmes en perpétuel déplacement. L'enjeu linguistique que représente Montréal pour le projet de société québécoise sous-tend également la controverse autour de laquelle s'articule la contribution de Drescher et Mannagottera. Ces dernières prennent comme point de départ les réactions suscitées en ligne par la campagne publicitaire de l'humoriste québécois Sugar Sammy dans laquelle ce dernier contrevenait délibérément aux lois d'affichage de la loi 101 en faisant la promotion en anglais de son prochain spectacle à Montréal. Après un rappel des débats suscités par l'entrée en vigueur de la loi 101, l'article s'interroge sur le rôle que joue la langue dans les débats contemporains au Québec. Quant à elle, Anika Falkert s'intéresse aux particularités du français québécois et leur impact sur la compréhension des apprenants de français langue étrangère. Falkert démontre que les apprenants semblent éprouver plus de difficulté avec la prononciation québécoise de voyelles nasales, particulièrement dans le cadre d'énoncés soit très courts, soit très longs, tandis qu'ils semblent avoir plus de facilité avec des énoncés de longueur moyenne où le contexte leur permet de résoudre certains problèmes de compréhension. Le chapitre se termine par un plaidoyer pour que les apprenants, particulièrement les plus avancés, soient exposés à une variété d'accents afin de favoriser une compréhension plus complète de la francophonie dans toute sa complexité.

Si dans ces dernières contributions, les auteurs s'interrogent sur le rôle du Québec comme terre d'accueil, André Lapierre, en se penchant sur les retombées onomastiques de la grande migration des Canadiens-Français vers la Nouvelle-Angleterre, nous rappelle un autre moment de l'histoire où les Québécois étaient plutôt ceux qui étaient accueillis. Son chapitre fait voir les transformations qu'ont subies plusieurs patronymes québécois dans le grand exode québécois au XIX^e siècle alors que de nombreuses familles quittaient les campagnes québécoises pour aller travailler dans les usines de la Nouvelle-Angleterre. Contribuant aux études diachroniques sur le parler québécois, les transformations de certains noms de famille révèlent des caractéristiques du parler de ces immigrants. Ainsi, cette immigration massive de Québécois en Nouvelle-Angleterre aura laissé ce que l'auteur appelle des « empreintes phonétiques » des usages oraux de l'époque dans le paysage onomastique des États américains qui les ont accueillis. Les transformations qu'implique un déplacement dans l'espace et dans le temps sont au cœur de l'étude de Stéphane Lainé qui retrace les différentes mutations qu'a subies la légende de la Mesnie Hellequin. De ses origines attestées au Moyen-âge en Normandie, la légende sera reprise au Québec par Marie Caroline Watson Hamlin qui, en 1851, publiera la *Chasse-Galerie* depuis devenue un motif célèbre du folklore québécois. En révélant comment, au cours des années, la chasse-galerie sera réinterprétée ensuite en chanson, en roman et au théâtre, la contribution de Lainé nous rappelle une fois de plus la nature polymorphe du mythe et montre bien comment ce dernier s'adapte aux différentes circonstances et aux contextes sociaux dans lesquels il est raconté, repris et réinterprété.

Le contexte nord-américain de l'ouvrage appelle nécessairement la question de l'influence de l'anglais et de la culture américaine plus généralement, qui est traitée dans les contributions de Hans-Jurgen Lüsebrink et de Stephanie Fritzenkötter. Le chapitre de Lüsebrink nous propose un survol sur la façon dont les États-Unis ont marqué l'imaginaire littéraire québécois au fil des années. Si, à ses débuts, l'américanité se présentait chez Michel Tremblay ou Réjean Ducharme comme une forme d'avertissement contre l'acculturation, dans les romans plus récents, elle est présentée comme une forme de contre-culture à opposer à l'influence de la France. C'est à travers cette américanité que les protagonistes se découvrent dans le roman de Sylvain Lelièvre, tandis que chez Marie Sissi Labrèche et Francine D'Amour, elle se manifeste dans les chansons de langue anglaise qui servent d'intertextes et de moteurs du récit. On ne saurait parler d'américanité dans la littérature sans aborder l'écriture de Jacques Poulin,

ce que fait Lüsebrink en exposant comment dans son roman *L'anglais n'est pas une langue magique* Poulin remet en question la fascination qu'exerce l'anglais au Québec. En contexte minoritaire comme à la Baie Sainte-Marie en Nouvelle-Écosse, l'influence qu'exerce l'anglais sur la langue et les emprunts qui lui sont faits sont souvent interprétés à la lumière des chiffres alarmants sur l'obsolescence linguistique dans la province. Ces chiffres servent de toile de fond à l'analyse que fait Fritzenkötter de la particule adverbiale « *back* » à la Baie. Contrairement aux parlars du sud-est du Nouveau-Brunswick et de l'Île-du-Prince-Édouard où la particule adverbiale « *back* » a subi une extension sémantique et une transformation syntaxique, dans le parler de la Baie Sainte-Marie, Fritzenkötter affirme qu'elle semble avoir conservé les mêmes propriétés sémantiques qu'elle avait en anglais. Ainsi, l'emprunt de *back* n'y est pas aussi intégré qu'il l'est dans d'autres variétés du français acadien. Au-delà de la comparaison entre les différents espaces acadiens, la contribution d'Émilie Urbain et Laurence Arrighi porte un regard critique sur le discours de rapprochement entre l'Acadie et la Louisiane qui circule dans la presse. Après avoir examiné certains motifs récurrents de ce rapprochement, l'article s'interroge sur les intérêts que desservent de tels discours. En dernière analyse, les auteurs étudient aussi comment la presse québécoise s'est servie de la Louisiane et plus récemment, dans la foulée des succès de groupes acadiens sur la scène artistique montréalaise, de l'Acadie, comme d'un repoussoir ou un aperçu de ce qui guette le Québec s'il tourne le dos à son projet de société. Ce genre de rapprochements entre l'Acadie et la Louisiane évacue complètement les différences de vitalité linguistique entre les espaces qui sont mis en relation. D'ailleurs, dans sa contribution, Brigitte Horiot rappelle les dangers d'une comparaison trop rapide entre régions éloignées, un écueil qu'évitent la plupart des auteurs de cet ouvrage. Dans ce court texte, Horiot remet en question la méthodologie d'une comparaison menée par André Prévos (1981) entre le parler cajun de la Louisiane et le Saintongeais qui s'appuie essentiellement sur une liste de mots partagés entre ces deux aires de la francophonie. Horiot s'interroge sur la pertinence de garder dans la liste de ces influences lexicales des termes qui font partie du *TLFi* ou sur la possibilité de postuler l'origine saintongaise de mots cajuns aussi attestés ailleurs en France.

En revanche, dans son article, Albert Valdman propose une analyse différentielle du lexique du français louisianais. Sa contribution s'intéresse principalement aux particularités lexicales que le français louisianais ne

partage pas avec le français acadien, mais que l'on retrouve dans certains créoles à base française qui permettraient de reconstituer ce que l'auteur appelle le « français colonial ». Il s'intéresse aussi aux processus de création lexicale qui ont donné lieu à des termes qui ne sont pas répertoriés ailleurs dans la francophonie nord-américaine. Quant à elle, Liliane Rodriguez s'appuie sur le concept de « vocabulaire disponible » pour traiter la question de la variation lexicale au Manitoba. À partir de cette notion, Rodriguez procède au découpage linguistique du territoire manitobain en fonction du vocabulaire disponible des témoins rencontrés dans chaque région. Ces divisions dialectales s'expliquent selon l'auteure par l'histoire du peuplement du Manitoba. L'enquête constitue un premier pas dans l'élaboration d'un atlas linguistique des francophones de cette province qui n'ont pas souvent fait l'objet d'une description linguistique.

Si le texte de Rodriguez constitue le seul texte de l'ouvrage sur les francophonies de l'ouest, la Louisiane fait l'objet de plusieurs contributions de nature descriptive avec celles d'Ingrid Neumann-Holzschuh et de Kevin J. Rottet qui viennent compléter le portrait de la situation linguistique en Louisiane en se penchant sur ses particularités syntaxiques. La contribution de Neumann-Holzschuh, dans laquelle elle compare les structures syntaxiques propres au français louisianais parlé avec celles présentes dans d'autres variétés de français oral, permet de comprendre la spécificité de l'oral par rapport à l'écrit et de mieux saisir les mécanismes universels qui distinguent la langue écrite de la langue parlée. Selon Neumann-Holzschuh, en Louisiane, l'influence qu'exerce l'érosion linguistique sur la syntaxe de l'oral doit être prise en considération. Or, c'est précisément ce que fait Rottet en cherchant l'origine d'une structure syntaxique qui n'apparaît que dans les français d'Amérique du Nord dans une structure similaire plus fréquente en anglais. L'auteur formule l'hypothèse selon laquelle la structure aurait été introduite d'abord comme un emprunt lexical de la préposition anglaise qui se serait ensuite étendue aux prépositions françaises. À travers la comparaison avec le français de l'Île-du-Prince-Édouard, Rottet s'interroge sur la meilleure façon de caractériser ce genre d'emprunt.

Si l'on apprécie dans cet ouvrage la diversité géographique des contributions et leur accessibilité pour un public diversifié, on regrette néanmoins le fait que l'ouvrage regroupe des textes de longueurs aussi variées, certains proposant une analyse de fond inusitée du corpus étudié, alors que d'autres n'en proposant qu'un bref survol. À la lecture, on a

l'impression que certaines contributions ne vont guère au-delà de ce qui a été présenté lors du colloque à Trèves, alors que d'autres constituent des versions retravaillées et considérablement amplifiées de la communication originale. C'est pour cette raison que des textes, comme celui de Demeulenaere ou celui d'Horiot, nous paraissent rester en surface et n'offrir qu'un avant-goût du sujet traité, souvent plus pertinent pour un public qui n'y serait pas initié. En fait, on se demande s'il n'aurait pas été préférable de leur réserver une section à part et de les présenter comme des notes de recherche. Une telle division de l'ouvrage aurait peut-être été plus pertinente que la division géographique à l'intérieur de laquelle les contributions les plus comparatives, comme celles sur le corpus louisianais de Rottet, Valdman ou Neumann-Holzschuh, s'insèrent plus difficilement.

Bien que la perspective comparative traverse l'ouvrage, la comparaison gagnerait parfois à être étendue à d'autres espaces. Par exemple, dans sa contribution, Rodriguez explique que les mots élicités par des témoins de son enquête sur la variété du français parlé au Manitoba sont classés en fonction qu'ils relèvent du « français transnational » ou du « français régional ». Par contre, le choix de ces deux termes nous semble poser problème puisque, dans le premier groupe, on retrouve des termes qui ont surtout cours en France, alors que le second comporte des termes attestés ailleurs en Amérique du Nord que l'on confond dans cette catégorie avec des termes qui ne sont propres qu'au Manitoba.

En dépit de ces petites lacunes dans la composition et l'organisation de l'ouvrage, *L'Amérique francophone – Carrefour culturel et linguistique* constitue une solide entrée en matière sur les particularités linguistiques et culturelles de cette région du monde qui illustre bien à la fois la diversité des approches et des pratiques, particulièrement pour un public étranger. À cet effet, les deux contributions en début d'ouvrage, soit celles de Gadet et Martineau et de Cajolet-Lagagnière, proposent aux chercheurs étrangers des outils pour commencer à incorporer des données de l'Amérique du Nord dans leurs réflexions linguistiques, alors que les autres contributions présentent ce terrain dans toute sa complexité.

Bibliographie

- BLONDEAU, Hélène, France MARTINEAU et Yves FRENETTE (2016). « Francophonie montréalaise et globalisation : évolution des pratiques langagières en contexte à Hochelaga-Maisonneuve », *Cahiers internationaux de sociolinguistique*, vol. 2, n° 10, p. 159-182.

PRÉVOS, André (1981). « Survivances saintongeaises dans le parler cajun de la Louisiane », *Aguaiaine*, vol. XV, n° 106(5), p. 309-322.

Chantal White
Université Sainte-Anne